

SÉANCE DU MERCREDI 4 SEPTEMBRE 2019

Président : Dominique Audrierie.

Présents : 130.

Le compte rendu de la précédente réunion mensuelle est adopté.

Nécrologie : Françoise de Maillard, Michelle Péliesson. Le président présente les condoléances de la SHAP.

Le président ouvre la séance en annonçant nos prochaines sorties et colloques. Il donne ensuite la parole aux intervenants après nous avoir informés de la santé de notre président d'honneur Gilles Delluc.

L'âge d'or de la trufficulture en Périgord, par Jean-Charles Savignac

Cet âge d'or a bien existé, environ entre les années 1860 et 1910. Avant de connaître un reflux rapide lié principalement au premier conflit mondial, il a produit des effets qui se font encore sentir de nos jours.

1. L'âge d'or est considéré comme tel après coup : en 2019, le Périgord produit à peine dix tonnes de ces truffes noires auxquelles il a donné son nom, la France une cinquantaine et l'Europe environ cent vingt... La trufficulture a pourtant sensiblement évolué. Très prisée, la truffe du Périgord constitue un ingrédient fondamental de la gastronomie mondiale.

2. En Périgord, l'âge d'or a été précédé par des siècles de récoltes de truffes « spontanées » en quantité abondantes et dont la qualité remarquable était reconnue. *L'Encyclopédie* de Diderot notait déjà, en 1765, que les truffes du Périgord sont les meilleures, ce que confirmèrent les professeurs du Jardin du Roy en 1828. L'âge d'or est l'addition de cette production locale naturelle et celle issue d'une trufficulture nouvelle qu'aiguillonne la crise du phylloxera. En quelques décennies de plantations, deux vagues de récoltes de truffes vont porter le total annuel départemental à 120 tonnes en 1869 puis à 160 tonnes en 1892. Le commerce de la truffe gagne alors en volume ; des usines de conserves se développent. Grâce notamment aux nouveaux modes de transport, la réputation de la truffe du Périgord augmente encore au point que les négociants voisins accolent la mention « du Périgord » au nom de la truffe noire d'hiver. Une industrie locale de la conserve développe ses ventes au-delà des frontières tandis que les cuisiniers périgourds réputés font la conquête des meilleures tables. La « truffe du Périgord » devient la référence pour les gourmets, l'étalon, que les botanistes puis les pouvoirs publics consacrent. L'âge d'or de la truffe et de la trufficulture s'achève brutalement, avec le choc de la guerre de 14-18 et ses conséquences, avec aussi les transformations de la vie rurale durant l'entre-deux-guerres. La production annuelle de truffes dans le département retombe à une dizaine de tonnes.

3. Mais l'âge d'or a durablement forgé une formidable réputation au Périgord et à ses truffes. Si le Périgord a donné son nom aux meilleures truffes noires, celles-ci lui ont apporté une notoriété et un rayonnement exceptionnels dans la gastronomie mondiale... La truffe du Périgord doit rester digne de son passé prestigieux, en se situant par exemple au niveau des grands crus, des meilleurs vignobles. Elle doit maintenir et affirmer son originalité, son lien avec le terroir naturel du Périgord... Il va lui falloir un signe distinctif, une marque, une appellation. (résumé de l'intervenant)

1895-1940. La SHAP et trois sites ornés majeurs, par Brigitte Delluc (et Gilles Delluc, absent car souffrant)

Alors que quelques découvertes de gravures ou de peintures dans les grottes de Chabot en Ardèche, Altamira en Espagne ou Pair-non-Pair en Gironde sont attribuées à des bergers ou laissent perplexes, la découverte des peintures et des gravures de la grotte de la Mouthe en 1895 emporte tout de suite la conviction du Dr Émile Rivière qui invite les membres de la SHAP à venir observer sur place l'état des lieux le 10 août 1896. En effet, la galerie ornée était entièrement colmatée par des sédiments contenant des vestiges d'occupations paléolithiques incontestables et la SHAP lui verse une

subvention pour qu'il poursuive ses recherches. Il faut attendre 1902 pour que le monde savant partage cette conviction. Un autre moment fort au début du XX^e siècle est la découverte d'un énorme rocher sculpté dans un campement solutréen au Fourneau du Diable, où travaille le préhistorien Denis Peyrony, succédant à quelques membres de la SHAP. Une série de magnifiques photos prises par le marquis de Fayolle, président de la SHAP, montrant le bloc en cours de dégagement, immortalise la venue du groupe sur les lieux le 13 décembre 1924. Enfin, la découverte de la grotte de Lascaux le 12 septembre 1940 trouve, bien sûr, tout de suite un écho parmi les membres de notre compagnie. Le 22 octobre, Charles Aublant la visite « en l'aimable et savante compagnie de M. l'abbé Breuil ». Son « Rapport », présenté lors la réunion du 7 novembre, est publié dans la dernière livraison 1940. Il est illustré par la photo mémorable de H. Breuil, Léon Laval, Marcel Ravidat, l'inventeur, et son compagnon, Jacques Marsal, photo prise quelques jours auparavant par le photographe Larivière de Brive et par quelques dessins de Maurice Thaon. Il est accompagné par le rapport de Henri Breuil à l'Académie. Ce sont les premiers textes scientifiques publiés sur Lascaux (*BSHAP*, 1940, p. 476-490). Un article de Pierre Ichac suivra dans le premier n^o de *L'Illustration* de 1941. Une subvention de notre compagnie est accordée aux jeunes découvreurs. (résumé des intervenants)

Le centre de La Peyrouse à Saint-Félix-de-Villadeix : brève histoire d'un ensemble architectural et d'une institution, par Michel Roy

Peyrouse et Pérouse sont des noms de lieu fréquents, qui s'appliquent le plus souvent à des sites où le sol est fortement empierré. En Dordogne, à Saint-Saud-Lacoussière, une abbaye cistercienne portait le même nom, mais elle n'avait que cette homonymie en commun avec ce que nous allons étudier. Notre propos concerne un ensemble de bâtiments à vocation religieuse et philanthropique, situés sur la commune de Saint-Félix-de-Villadeix au lieu-dit La Peyrouse (ou Lapeyrouse). Si, de nos jours, ce site est isolé, La Peyrouse fut, aux IV^e et III^e siècles avant notre ère, une importante cité gauloise dotée d'une activité commerciale, et dont la découverte remonte seulement à 2014.

Parmi l'ensemble de bâtiments qui nous intéresse, le plus ancien est la maison de maître, une chartreuse édifée au XVII^e siècle par la famille de Rochon de La Peyrouse, puis vendue en 1754 à Gabriel Debreil (ou Dubreil), curé de Sainte-Alvère. C'est une de ses parentes, Anna-Eudoxie Dubreil, qui va faire édifier à la fin du XIX^e siècle les bâtiments à vocation religieuse que nous évoquerons. Anna-Eudoxie avait épousé Adolphe Tocque, un officier du régiment de mobiles de Bergerac (les fameux « Mobiles de Coulmiers ») ; ce dernier mourut en janvier 1871, des suites de blessures reçues sur le front de la Loire. Elle se retrouve alors veuve, avec un fils âgé de quelques mois. Mais, en 1885, son fils Georges meurt à son tour, à l'âge de 15 ans, victime de la scarlatine. Anna-Eudoxie Tocque va alors mettre sa fortune et son domaine au service de la religion et y faire édifier de nouveaux bâtiments. La chapelle Saint-Georges est le mausolée de style néo-roman de la famille Tocque. Sa fondatrice souhaita lui donner un faste tout particulier et confia sa réalisation à un architecte périgourdin qui s'inspira de la restauration de Saint-Front. La décoration intérieure faite de sculptures et vitraux très ouvragés participe aussi à la beauté de l'édifice. Quant au bâtiment décrit sous le nom d'orphelinat, il fut édifié en 1899, mais il ne connut sa fonction initiale que pendant quelques mois : administré par les marianistes, il fut en effet fermé en 1901 à la suite des lois anti-congréganistes. De 1907 à 1914, il abrita, toujours selon la volonté d'Anna-Eudoxie Tocque, le Grand Séminaire de Périgueux, dont les bâtiments avaient été saisis. Puis, dans les années 1920, l'ancien orphelinat devint une colonie de vacances, et ce jusqu'au décès d'Anna-Eudoxie Tocque, survenu en 1928.

C'est en 1931 que la congrégation des frères de Saint-Gabriel (initialement fondée au XVIII^e siècle en Vendée par le père Grignon de Montfort) fit l'acquisition du domaine de La Peyrouse, où elle installa une communauté qui accueillait à la fois des jeunes gens voués au noviciat, mais aussi des religieux plus âgés, tous se consacrant à l'agriculture.

Ce n'est qu'en 1972 que La Peyrouse accueillit des personnes handicapées auditives, dans le droit fil des missions des frères de Saint-Gabriel qui, depuis le XIX^e siècle, s'étaient engagés dans la promotion et la défense de la langue des signes française (L.S.F). Les frères accueillirent quelques personnes handicapées sensorielles (sourds, mais aussi aveugles, parfois les deux), et progressivement ils décidèrent d'augmenter le nombre des hébergés. En 1992 fut créée l'association des sourds et aveugles, qui administra alors l'institution et obtint son agrément au titre de l'aide sociale. Le foyer de vie fut agrandi et rénové, il accueille actuellement 20 résidents en chambre individuelle. Depuis 1997, le foyer est administré par l'APEI de Périgueux et voisine avec une communauté d'une dizaine de

religieux hébergés dans l'ancien orphelinat. À La Peyrouse, les résidents souffrant de lourds handicaps sensoriels reçoivent les soins et l'éducation adaptés à leur état et vivent en toute harmonie dans un environnement adapté. Ils y bénéficient d'une palette d'activités, dont certaines ont de quoi surprendre compte tenu de leur état ; la L.S.F demeure un vecteur important de la communication au sein du foyer, associée à l'écriture braille, mais aussi à des technologies modernes : histoire et modernisme se mêlent donc au centre pour personnes handicapés de La Peyrouse. (résumé de l'intervenant)

Vu le président
Dominique Audrerie

Vu la secrétaire générale
Huguette Bonnefond